

Eliot Weinberger

James Laughlin

Héritier de la fortune d'une famille de sidérurgistes, James Laughlin IV fut élevé dans une demeure de maître à Pittsburg, où les serveurs du « dedans » étaient irlandais et les serveurs du « dehors » étaient noirs, et où, durant l'été, les fenêtres étaient recouvertes de châssis d'étamine qu'il fallait désencrasser de la suie tous les jours. La famille Mellon vivait en face, dans la rue ; la famille Carnegie, juste à côté. Henry Clay Frick, qui fit intervenir l'armée de réserve contre les ouvriers d'Homestead en grève, était son grand-oncle. Presbytériens stricts, Irlandais se prétendant Écossais, c'étaient de dévots provinciaux, qui s'étaient subitement enrichis, un peu comme les cheiks pétroliers d'aujourd'hui. « Dans une maison, a écrit Laughlin, le majordome passait de la gomme à mâcher sur le plateau après le café. » Il y avait des séances de prières et de lecture de la Bible tous les jours, en présence des serveurs qui se trouvaient de service (les catholiques étaient dispensés). Il était impossible de lire la bande dessinée du dimanche avant le lundi. « Les livres servaient de décoration dans le salon. La seule personne qui les retirât de leurs étagères était la femme de chambre qui les époussetait. » La famille voyageait dans son bus Pullman privé.

Son grand-père, James Jr., avait amassé la fortune. Son père, Henry, quitta l'affaire le jour où James Jr. mourut, et se consacra à la chasse au canard et à la pêche à la mouche, au yachting et au golf, au chemin-de-fer au casino de Deauville, aux voitures de course à Chantilly et, selon l'expression de son fils, à « la recherche des oiselettes de deux continents, qu'il traitait toujours avec libéralité et gentillesse ». Ayant un après-midi à Londres la garde de ses deux jeunes fils, il les emmena au bordel et paya une des pensionnaires pour jouer aux dames avec les gamins pendant qu'il était occupé à l'étage. Sa mère, elle, « ne supportait pas d'attendre pour aller à la rencontre de Jésus ».

James III était l'oncle excentrique. James IV, né en 1914, fréquenta l'école du Rosey en Suisse, où, selon son grand-père maternel, il se surexposa, malheureusement, au « savoir médical » ; un de ses condisciples était le futur Shah d'Iran (« un sale type »). Sur le campus de Choate, il fut le *Best Boy*, le « Meilleur Jeune » et il excellait au *midget football*. Les Laughlin étaient gens de Princeton – ils avaient fondé un Laughlin Hall sur le campus et son frère, lorsqu'il eut l'âge adulte, possédait une vaste collection de tigres en bimboloterie – mais James fit scandale dans la famille lorsqu'il choisit Harvard, où les Brahims le considèrent comme un péquenaud arrivé de l'« Ouest »¹. Harvard, à l'époque, était un lieu où les décorateurs meublaient la résidence de chaque étudiant, où les femmes de chambre faisaient le ménage tous les jours, et où les tailleurs venaient prendre les mesures des garçons pour les vêtements de soirée exigés aux bals périodiques des débutantes. Le copain de James, Joe Pulitzer, entretenait une maîtresse française au Ritz de Boston.

Pour ses quinze ans, son père lui offrit un yacht de trente pieds afin de parcourir les voies navigables de l'intérieur lors de leurs excursions vers la Floride. Pour ses vingt-et-un ans, au plein de la Dépression, son père lui signa un chèque de 100 000 \$ – en valeur de nos jours, un grand nombre de millions – afin de partir d'un bon pied dans la vie. James devint en grandissant un magnifique playboy et un sportif accompli, chez lui au Lichtenstein Palace, dans les pages de *Town & Country*, sur les terrains de golf dans ses relations avec les Rockefeller et James Jesus Angleton, le barbouze de la CIA, ou avec les pétroliers du Texas

¹ Brahims : dynastie de bijoutiers de Burlington, Massachusetts. *Supra*, Le Rosey : école privée internationale pour héritiers, à Rolle et Gstaad ; Choate Rosemary Hall : institution privée, à Wallington, Connecticut. – Le *midget football*, littéralement « football nain », désigne la catégorie de ce que nous appellerions les « cadets », quand il ne s'agit pas de personnes de petite taille.

lors d'un banquet en l'honneur de T. Boone Pickens. Il utilisait le parler argotique des cinglés en smoking dans les comédies des années 1930, et il était de ce genre de monde où, lors d'une excursion à ski dans les Alpes autrichiennes, le chauffeur de la limousine d'Herbert von Karajan le conduisit au sommet de la montagne et, quand il fit un accroc à ses pantalons de ski, la reine de Hollande sortit immédiatement son nécessaire à couture et fit la reprise. Il fut à l'origine de la station de ski d'Alta dans l'Utah, passa des mois durant des années sur ses pentes, et reçut un Prix d'Excellence de la part de l'Association Internationale pour l'Histoire du Ski. Républicain déclaré, il vécut à Meadow House, une vaste propriété de famille dans le Connecticut, où des moutons paissaient devant les fenêtres de sa salle à manger.

Tout ceci, bien entendu, n'est qu'une partie de l'histoire. À Choate, sur les conseils de son professeur des lettres classiques, Dudley Fitts, James fit la découverte des Modernes. Il commença à écrire dans le style moderne, collectionnant les premières éditions sur le Gotham Book Mart, et entrant en correspondance avec des écrivains. « Jay n'écrira pas, je pense, l'*Ulysse* américain, commenta Fitts. Non, pour autant que je puisse actuellement en juger, il n'écrira rien à part les lettres les plus malpolies du monde. »

À 19 ans, il abandonna ses études à Harvard et partit pour la France où il travailla avec Gertrude Stein, puis à Pittsburgh, qu'il appelait la « pyramide la plus charismatique jamais élevée ». Sa tâche officielle consistait à écrire des communiqués de presse pour une tournée de conférences à venir, « passant de l'état de Steinien en surchauffe à celui de simple journaliste ». Son occupation première, toutefois, consistait à aller dans la campagne tous les jours en voiture et à changer régulièrement les pneus à plat pendant que Gertrude et Alice pique-niquaient sur le bas côté. Stein le trouvait « extrêmement utile », mais le renvoya, au motif qu'elle l'avait surpris à lire Proust : « Elle en fut profondément blessée. “Mon cher J., comment pouvez-vous, ajouta-t-elle, lire une chose pareille ? Ne savez-vous donc pas que Proust comme Joyce ont recopié leurs livres à partir de mon *Making of the Americans* ?” »

De France il se rendit à Rapallo pour s'asseoir aux pieds d'Ezra Pound et devenir le seul étudiant de ce qu'il appelait l'Ezuniversité : déjeuners quotidiens, longues marches, et monologues encore plus longs à propos de tout, sous le soleil d'Italie. C'est alors que se produisit un des moments légendaires du modernisme, une anecdote qu'avec cette forme d'autodénigrement quasi-invétéré qui était le sien, Laughlin répétait à tout bout de champ : Pound « a dit que j'étais un poète épouvantable, et que je ferais mieux de me rendre utile en devenant éditeur, profession dont il arguait qu'elle ne requérait aucun talent, et uniquement une intelligence limitée ».

Pound convainquit Laughlin de revenir à Harvard, de façon que sa famille lui apportât son soutien dans sa nouvelle entreprise et, en 1936, alors qu'il était encore étudiant, *New Directions* fut lancé avec ce qui serait la première de plus de cinquante anthologies annuelles (et par la suite, ce fut deux fois par an). *New Directions in Prose & Poetry*, sous-titré *Indirect Criticism/Surrealism /Dream Writing*, n'indiquait pas de pagination – l'éditeur novice ayant oublié d'inclure le numéro des pages – mais l'ouvrage comportait une introduction passionnée, de James Laughlin en personne, et des contributions de Pound, Wallace Stevens, William Carlos Williams (avec un de ses poèmes les plus importants, *Perpetuum Mobile: The City*), Henry Miller, Elizabeth Bishop, E.E. Cummings, Louis Zukofsky, et Jean Cocteau, entre autres.

Les cinq premières années, Laughlin sortit une cinquantaine de livres ; il les proposait aux librairies depuis son break automobile, et se concentrait principalement sur les modernes américains, qui n'avaient aucun autre possible éditeur, les Pound, Williams, Miller, Delmore Schwartz, Kay Boyle, Kenneth Patchen. Mais ces années-là virent également l'entrée de *New Directions* dans l'Internationale de la « révolution du mot » proclamée par la

revue *transition* : Dylan Thomas, García Lorca, *L'Amérique* de Kafka, et la traduction de Rimbaud par Schwartz, à partir d'une quasi-ignorance du français².

Laughlin, toutefois, savait le français, lui – l'italien aussi, et l'allemand –, il voyageait fréquemment en Europe, et avait cet extraordinaire tour de main pour prendre uniquement le bon avis d'écrivains qui lui recommandaient de publier d'autres écrivains. Commencé dans les années 1940, la maison acquit de l'ampleur. Il faut prendre sa respiration en grand pour réciter la liste des écrivains dont *New Directions* fut un des premiers, et souvent le premier, éditeur américain. Thomas et García Lorca furent suivis de Neruda, Sartre, Brecht, Camus, Céline, Mishima, Montale, Cendrars, Borges, Apollinaire, Paz, Rilke, Pasternak, Michaux, John Hawkes, Svevo, Valéry, Isherwood, Ungaretti, Nabokov, Raja Rao, Hesse, Tennessee Williams, Carson McCullers, Paul Bowles... cette liste est interminable. Dans les années 1940 et 50 – de nos jours, la chose serait impossible à imaginer – il sauva de l'oubli de l'épuisé des titres comme *The Great Gatsby*, *Light in August*³, et des livres de Forster, Conrad, Evelyn Waugh, Henry James, Nathanael West, Djuna Barnes, Joyce, Lawrence, Stendhal, et Flaubert. En même temps, Laughlin continuait à s'intéresser à la poésie d'avant-garde américaine. Les pères fondateurs Pound et Williams furent rejoints par H.D., Rexroth, Oppen, Olson, Ferlinghetti, Rukeyser, Creeley, Levertov, Snyder, Duncan, parmi de nombreux autres.

La liste – et on pourrait poursuivre ad libitum – est même encore plus remarquable du fait que *New Directions* a rarement publié plus de trente livres par an, et souvent beaucoup moins. Adolescent dans les années 1960, comme beaucoup d'autres, j'achetais tous les livres de *New Directions* que je découvrais – même si je n'avais sans doute jamais entendu parler de l'auteur – uniquement parce qu'il était publié par *New Directions*. C'était le Temple de la Littérature Moderne, de l'autre côté de la plaza où se trouvait l'autre temple, la vieille maison des Penguin Classics.

Plus qu'aucune autre maison d'édition américaine, *New Directions* possédait, et possède toujours, une identité si nettement circonscrite qu'un des lieux communs de la conversation entre écrivains a été durant des décennies : « Pourquoi *New Directions* ne publie-telle pas X ou Y ? » Son domaine est peut-être mieux défini par la négative : fiction ne suivant pas la stricte ligne de la narration ; écriture poétique éloignée des formes traditionnelles ; et enfin critique hors-université et affranchie de tout jargon. Ses auteurs sont trop divers pour qu'on en fasse une clique, bien que de nombreux livres édités par *New Directions* soient issus d'un même lignage à l'intérieur de la liste, par exemple de Dudley Fitts à Pound à William Carlos Williams à Rexroth à Snyder à Bei Dao. Pound recommanda Henry Miller, qui recommanda le *Siddharta* d'Hermann Hesse, dont les ventes à un million d'exemplaires maintinrent à flot des douzaines d'auteurs plus obscurs.

En outre, la politique de *New Directions* est restée l'exception dans le monde de plus en plus vénal de l'édition. La maison ne publie que des ouvrages de littérature. L'équipe reste réduite. Elle paie sans délais les royalties sur la vente des livres, et d'autre part des acomptes peu élevés (ce qui a conduit inévitablement certains romanciers – les Nabokov, Paul Bowles, ou autres W.G. Sebald – à répondre à des offres plus lucratives ailleurs). Elle compte plus sur le bouche à oreille que sur la publicité ou l'action des médias. Et par-dessus tout, en raison de la croyance de Laughlin selon laquelle un écrivain dans ce qu'il nommait la « littérature sérieuse » a besoin de vingt ans pour se faire connaître, la maison conserve la plupart de ses livres à l'impression pour un temps indéterminé. La fortune de Laughlin a

² La revue *transition* fut fondée en 1927 par Eugene Jolas et son épouse Maria McDonald, publiée à Paris, et distribuée à l'origine par la célèbre librairie *Shakespeare and Company* de Sylvia Beach. La notoriété de la revue fut établie en 1929, lors de la publication, dans les numéros 16/17, par Jolas d'un manifeste, *The Revolution of the Word Proclamation*, qu'il invitait les écrivains à signer avec lui. Cette proclamation débutait ainsi : « Fatigué du spectacle des nouvelles, romans, poèmes et pièces qui sont encore sous l'hégémonie du mot banal, de la syntaxe monotone, de la psychologie statique, du naturalisme descriptif, et désireux de cristalliser un point de vue... le créateur littéraire a le droit de désintégrer la matière première des mots imposée à lui par les manuels et les dictionnaires. »

³ *Gatsby le Magnifique* (paru originellement en 1925, et retiré des librairies faute de lecteurs dès cette date) est le livre de Francis Scott Fitzgerald ; *Lumière d'août* (paru d'abord en 1932), celui de William Faulkner.

permis à New Directions de survivre en perdant de l'argent jusque dans les années 1960, jusqu'au moment où l'obscur charabia d'hier est devenu la revendication courante de nos jours. La maison a, pour l'ensemble, été bénéficiaire depuis lors, avec le catalogue des auteurs payant pour la suite des nouveaux écrivains qui, pense-t-elle, feront les auteurs à lire incontournables de demain. Il y a là une vieille façon de procéder, une manière patricienne de gérer les affaires – l'investissement à long terme – appliquée à la production la plus improbable, la littérature d'avant-garde.

Laughlin, jusque tard dans sa longue vie – il est mort en 1997 à quatre-vingt-trois ans – a été souvent sollicité pour écrire son autobiographie, et il a travaillé quelques années sur des mémoires inachevés, sous une forme versifiée, *Byways* [« Chemins de traverse »]. De nos jours, Barbara Epler, actuelle éditrice en chef de New Directions, et Daniel Javitch, érudit spécialiste de la Renaissance et gendre de Laughlin, ont constitué une autre sorte d'autobiographie, *The Way It Wasn't* [littéralement, « Ce ne fut pas comme ça »], tout un fouillis conçu façon tape-à-l'œil, selon l'ordre alphabétique, à partir des écrits réunis de Laughlin, de sa correspondance, de coupures de presse, et de photographies (y compris l'une d'elles enregistrée sous « Girls », où les dames sont vêtues, et une sous « Girls: Personal and Confidential », où elles ne le sont pas).

« Hasard » : ce fut un des mots préférés de Laughlin. Ses nouvelles ont été réunies sous le titre de *Random Stories* [« Histoires aléatoires »] ; ses essais ; *Random Essays* [« Essais aléatoires »]. Et *The Way It Wasn't* est un livre à ouvrir au hasard. Il existe une biographie plus officielle, comportant des recherches plus étendues, écrite par Ian MacNiven, mais dans le même temps, on peut toujours feuilleter ces pages et les lire presque comme un poème sur la vie de Laughlin, composé, sans souci de la chronologie, des instants forts que Pound appelait les « essentiels rayonnants ».

Le thé à Renisham Hall, chez Madame Edith Sitwell, qui lui fit un cours sur Whitman ; le thé chez les « Cummings » à Patchen Place ; *rotwein* [« vin rouge »] en compagnie d'Auden à Kirchstetten ; déjeuners en compagnie de T.S. Eliot :

Il n'y avait pas de problème dans la conversation, avec lui. Il parlait très lentement... cela créait de longs blancs entre les phrases. Je pensais qu'il avait terminé sa phrase et en avait fini, mais non, cela repartait pour un tour.

et enfin, thé en compagnie d'Elizabeth Bishop dans une maison close de Key West :

La maquerelle versa le thé dans un antique service de coupes à fleurs, qui étaient tenues en main avec délicatesse par les jeunes personnes. Et on servit des cookies à la vanille, ceux que je préfère.

Laughlin en train d'acheter des chaussons de danse à Capezio pour les envoyer au Danemark par avion à la femme ballerine de Céline après la fin de la guerre (et faisant la cour à la vendeuse). Jean Cocteau en train de lui expliquer les soucoupes volantes. En train d'escalader les pyramides de Chichen Itza en compagnie d'Alfred Knopf, qui était costumé en *lederhosen* [« culottes de cuir »] et casque colonial. Parties de baseball avec Marianne Moore (« une Poupée Vivante et la Gentillesse Même, mais elle n'en finissait quand elle se mettait à téléphoner »). Djuna Barnes, qui

... était entrée dans le bureau des ND pour me dire que le prochain tirage de NIGHTWOOD⁴ devait se faire sur un papier qui pourrait durer 1000 ans. J'ai

⁴ *L'arbre de la nuit*, préface de T. S. Eliot, traduit par Pierre Leyris, Paris, Seuil, 1957 ; réédité sous le titre *L'arbre de la nuit*, « points roman », 1986.

appelé les fournisseurs qui importaient de l'Arches du FARRIANO tous ces trucs, mais le mieux qu'ils aient pu me promettre c'était 700 ans. Elle était très remontée contre moi, elle m'a traité d'idiot et menacé de sa canne.

Ou bien, ceci :

En m'ouvrant la porte, Joyce me dit : « Je crois bien, Monsieur Logulan, que nous nous sommes rencontrés la dernière fois sur le champ de bataille de Clontarff. » Et ensuite il m'expliqua que mon nom signifiait « Pirate danois ».

(Laughlin ajoute : « Je n'ai jamais vu le vrai JJ parce que je ne suis jamais allé boire avec lui. »)

Nabokov, qui faisait des séjours avec lui à Alta, et dont il sauva l'épouse en se laissant glisser le long d'une falaise lors d'une expédition à la recherche de papillons :

Je voulais être son ami, mais il ne voulait pas de nigaud niguedouille pour ami. Il voulait des grosses têtes comme [Edmund] Wilson et [Harry] Levin pour amis... Il se forçait à me sourire de temps en temps, mais c'était un sourire à longues longues. Le vrai sourire était toujours réservé au transport de l'attelage et des chevaux de son grand-père, sur la plateforme d'un wagon, pour traverser l'Europe entière afin d'aller en vacances à Biarritz, l'été.

À propos de Wallace Stevens :

Pas facile de causer avec lui, pas beaucoup de bulles dans la conversation de ce grave conseiller... Sa femme, le genre de dame si bien faite que sa tête prenait pour modèle celle de la Liberté de la vieille pièce d'un sou, n'encourageait pas les littérateurs en visite pour le déjeuner. Il lui fallait donc les traiter en les emmenant au Hartford Canoe Club.

Sur Henry Miller :

Je parierais que la moitié des exploits rapportés dans les *Tropiques* d'Henry Miller sont imaginaires. Il n'avait rien d'Errol Flynn. Il ressemblait à un employé de magasin de gros et détail à la campagne, et il parlait tout le temps.

Laughlin était à la fois obsessionnel et dépressif – et il prenait divers médicaments pour y remédier à la fin de sa vie – à la fois en retrait, dans la manière des gens de trop grande taille, et agressif. Voici le jeune éditeur, refusant d'envoyer des épreuves à William Saroyan :

Dès que les auteurs ont jeté un œil sur une page d'épreuves ça les rend totalement dingues et ils décident qu'ils sont Jésus au lieu de Napoléon et réécrivent tout le toutim. Je suis désolé, je ne peux pas me le permettre. Vous les auteurs devriez vous rendre compte que nous les petits éditeurs pouvons vous imprimer mais pas nous plier à vos humeurs.

Vers la même époque, c'est Madame Sitwell qui lui tapait sur les doigts, à propos d'une lettre qu'elle avait reçue de lui :

Si vous voulez réussir en tant que patron de maison d'édition, n'écrivez pas ce genre de lettre aux gens qui ont une certaine importance... J'ai pas mal entendu parler de vous ces derniers temps, et je ne vous mettrais pas 10 sur 10 pour le savoir-faire.

Edmund Wilson l'appelait un « chiot impudent », et le livre comporte un grand nombre de traits de Laughlin concernant les acheteurs dans les librairies, les banquiers, les professeurs dans les « boui-bouis » et George Bush père. Il détestait Wyndham Lewis (lequel lui avait écrit : « Pourquoi ne pas arrêter avec New Directions ? Vos bouquins sont de la foutaise. ») et Helen Vendler (qui ne représentait pas grand-chose pour la plupart des poètes américains qu'il publiait) et le célèbre insupportable Edward Dahlberg et Bennett Cerf, dit « Petites Blagues », de Random House – autre fondateur fortuné de maison d'édition, mais ayant largement fait une croix sur ses idéaux littéraires de jeunesse. Dans les années 1940, Laughlin écrivit à Cerf une lettre qui dit très expressément ceci :

Mon cher Bennett, tu viens de commettre un des plus grands crimes contre la culture américaine de notre époque. Tu as laissé s'épuiser *La Chartreuse de Parme* de Stendhal. Bien à toi.

Paul Bowles (qui prétendait que Laughlin l'avait lésé sur les royalties de *The Sheltering Sky*⁵) se trouve désigné comme « sac à ordures bouffeur de hash », de « lécheur de cul de clebs » et de « buveur de vomi ». Tennessee Williams, dit-il, lui avait écrit « en soutenant que ce pisseur au compte-goutte avait le membre in-viril le plus rikiki qu'il eût vu ». Henry Miller, malgré, ou cause de, tous les livres de lui que Laughlin avait publiés, l'appelait son « ennemi-juré ». Lawrence Durrell avait répondu à Miller : « Je ne donne pas un milk-shake de Laughlin, cet escroc d'imprésario de gnognotte. » « Le monde, écrit Laughlin, est plein d'un nombre impressionnant de gens agaçants. »

Mais il aimait beaucoup d'écrivains et – en contraste avec son milieu d'origine et sa vie personnelle – il aimait en particulier les Mauvais Garçons sous leur infinie variété : Dylan Thomas, Rexroth, Pound, Mishima, Schawartz, Tennessee Williams, Ginsberg, Robert Lowell, Céline. Il a publié les Beatnicks, et nombre des Bibles des Beatnicks : le Rimbaud des *Illuminations* et de *La Saison en enfer*, et le livre de Miller sur Rimbaud, *Le Temps des Assassins* ; le *Maldoror* de Lautréamont ; *Les Fleurs du mal* de Baudelaire ; *La Nausée* de Sartre. Il avait de l'admiration pour les écrivains qui protestaient contre la bombe atomique et la Guerre du Vietnam, et il envoyait régulièrement des chèques – et parfois payait une caution – aux alcooliques, aux drogués, aux déprimés, et en général à tous les déglingués de la vie. C'est Laughlin qui dut identifier Dylan Thomas, « tout boursoufflé et violet » à la morgue de l'hôpital Bellevue, après la dernière soulerie à la White Horse Tavern :

Au guichet, il y avait une fille, toute petite. Elle mesurait dans les 90 centimètres, et je ne pense pas qu'elle fût allée au bout de ses études au lycée. Elle remplissait les papiers administratifs – elle ne savait pas l'orthographe de Dylan, et donc je la lui ai épelée. « Quel était sa profession ? » « Il était poète. » Ça lui en a bouché un coin. Cette fille toute petite a dit : « C'est quoi, poète ? » « Il écrivait de la poésie. » Et la fiche porte finalement la mention : « Dylan Thomas. Il écrivait de la poésie. »

James Laughlin écrivait aussi de la poésie, mais sans doute sous le coup du terrible verdict de Pound dans sa jeunesse, il garda cela plus ou moins secret jusqu'à ce qu'il eût atteint la soixantaine. C'est alors – inspiré, peut-être par les poètes de New Directions tels que Pound,

⁵ Traduit sous le titre *Un thé au Sahara*, L'Imaginaire, Gallimard.

Williams, H.D., Oppen et Rexroth, qui avaient écrits certains de leurs meilleurs poèmes dans leurs vieux jours – il produisit plus d’une douzaine de livres. Il ne faisait preuve à son habitude d’aucune prétention concernant sa poésie, l’appelant « des vers de peu de poids », bien que cette poésie n’eût aucune ressemblance avec Dorothy Parker ni Ogden Nash. C’était plutôt, c’est ce qu’il a expliqué en usant de la troisième personne :

... des vues sur les réalités telles qu’il les avait perçues. Beaucoup sont des comptes rendus de sentiments ressentis, les siens et ceux d’autres personnes ; ou bien, une prise de position, plus de l’imagination ; ou bien des souvenirs de lectures de choses qui ont fait partie des préoccupations des écrivains classiques. Il y a là-dedans un minimum de décoration.

Il écrivait dans le style américain détendu de Cummings, ou parfois, de Williams. Comme il avait appris le latin et s’était bagarré toute sa vie avec le grec, de nombreux poèmes sont des traductions ou des imitations d’épigrammes érotiques ou satiriques. Certains – tout particulièrement les poèmes de *Byways* – sont de longues élégies autobiographiques, dans la manière des poèmes de Rexroth, de la longueur d’un livre. La plupart, cependant, sont des poèmes courts écrits sous une forme qu’il a inventée : des couplets composés à la machine, où il n’est pas une ligne qui soit plus courte ou plus longue de plus d’une ou deux espaces que la ligne précédente :

Comment se fait-il que tu aies décidé de
me traduire d’une langue en une autre

disons d’anglais de l’amitié en français des
amours nous nous connaissions d’une demi-

année quand un jour nous marchions (et par-
lions d’un de tes dessins) et soudain tu t’es

pelotonnée contre moi et tu as attiré mes lèvres
vers les tiennes et ce fut une transformation si

habile d’une langue en l’autre que oui tu peux
me parler en français maintenant si tu veux

Il est difficile de penser à un autre poète américain qui serait à la fois séduisant et spirituel, de prendre une idée dans la manière des concetti de Donne et puis de la développer ainsi avec un nombre réduit de mots et un minimum d’emphase. Il n’a pas écrit de chefs-d’œuvre isolés, comme ont fait la plupart des poètes de l’Anthologie Grecque qu’il révérait. Il aurait été difficile de faire une anthologie de lui, car sa poésie est tributaire de l’effet cumulatif d’une voix particulièrement nette. Il est Satie plutôt que Beethoven, mais de temps en temps, le désespoir qu’il a maintenu en sourdine se fait jour, comme dans ce poème écrit après la mort de sa seconde épouse :

En passant la porte ouverte
il voit qu’il n’y a plus per-

sonne dans la pièce per-
sonne ne gît sur le lit et

personne ne s'occupe de
la forme allongée le verre

d'eau et la paille recourbée
ont disparu de la table de

chevet il n'y a pas de fleurs
dans le vase aucune des ané-

mones rouges et bleues qu'elle
aimait à la fenêtre on a relevé

les stores parce que la pièce n'a
plus besoin de demeurer dans

l'obscurité le soleil se déverse
maintenant à flots dans la pièce

entière en cette netteté comme
de par ce vide il y a là pour lui

une scène emplie d'horreur
et que peut-il donc faire

de ce qui reste de sa vie ?

Les écrivains qu'il a publiés, et ceux qu'il n'a pas publiés, n'on jamais cessé de se plaindre de lui et de se plaindre à lui. William Carlos Williams lui conseilla d'abandonner le métier et de se faire romancier ou professeur. Pound dit à Robert Duncan : « Jaz a une très longue colonne vertébrale et il passe son temps à la casser en faisant du ski. Et donc quand je lui botte l'arrière-train pour lui dire ce qu'il devrait publier, le message ne remonte pas jusqu'au cerveau. » Les livres récents de chez New Directions se vendaient généralement mal et les articles étaient rares dans les revues. Ce qui lui a fait écrire ceci : « Je me dis souvent que je travaille dans le vide, dans un pays où les lecteurs qui ont des oreilles pour entendre sont la minorité. » Continuer en dépit de tout ! L'écrivain qu'il regretta le plus de n'avoir pas publié fut Beckett.

À l'époque des groupes de presse, où les « entités en jeu » sont les livres, New Directions continue à travailler, tout en restant la maison d'édition américaine indépendante la plus ancienne, à peu près de la même façon que du temps de Laughlin. Elle ne publie pas les jeunes romanciers américains, qui espèrent des avances plus conséquentes, mais elle compte les poètes américains marquants de l'avant-garde : Susan Howe, Michael Palmer, Nathaniel Mackey, Forrest Gander, entre autres. C'est le lieu où l'on trouve les meilleurs poètes étrangers vivants : Kamau Brtahaite, Bei Dao, Tomas Tranströmer, Inger Christensen, Aharon Shavtai, pour en citer quelques-uns. La maison a enregistré récemment de grands succès tels que W.G. Sebald et Roberto Bolaño, de moins importants avec Javier Marías et Victor Pelevin, et de moindres avec des écrivains qui sont extrêmement connus à l'étranger, comme Antonio Tabucchi, László Krasznahorkai, Yoko Tawada, César Aira. Elle a réédité Julio Cortázar, Clarice Lispector, Bohumil Hrabal, Muriel Spark, Eça de Queirós, et le grand roman de Qian Zhongshu, *La Forteresse assiégée*. Les livres ne sont toujours que rarement sujets d'articles de presse, ils attendent toujours leur vingt ans pour que le bouche à oreille fonctionne entre gens qui ont encore du goût pour ces choses-là. Et la page de

copyright de chaque livre contient toujours la mention qui autrefois désignait le nom du père fondateur et maintenant en célèbre la mémoire : « Les livres de New Directions sont publiés par James Laughlin ».

2007

Traduction : Auxeméry



Extrait de *Oranges & Peanuts for Sale*.